

EPIGRAMME.

Notre gente philosophique
N'a pardonné qu'à St. Vincent
Le grand tort d'être catholique ;
En cela rien de surprenant ;
Leur tendre cœur s'intéressait
A ces jolis enfants sans mère
Dont ils voulaient peupler la terre
Et que St. Vincent recueillait !

M.

TRIOLET.

Aux libéraux d'Europe.

Vous qui vous dites libéraux
Montrez donc enfin que vous l'êtes.
Au moins donnez-nous le repos
Vous qui vous dites libéraux.
Pourquoi dresser des échafauds ?
Pourquoi tant de cris, de tempêtes ?
Vous qui vous dites libéraux
Montrez donc enfin que vous l'êtes !

M.

TOUT PASSE.

La fleur dans la vallée
Se balance au gré du zéphyr,
Mais vienne une gelée,
Elle se penche pour mourir.

Du ruisseau le murmure
Charmaient les belles nuits d'été,
Mais sous l'âpre froidure
Son chant soudain s'est arrêté,

Au printemps l'hirondelle
Gazouille auprès de mon réduit,
L'automne, à tire-d'aile
Au loin je la vois qui s'enfuit.

Sous un ciel sans nuage
Lorsque nous goûtons le bonheur,
Bien souvent de l'orage
Le bruit vient nous glacer d'horreur.

Au matin la nature
Semble sortir de son tombeau,
Mais dans la nuit obscure,
C'est pour retourner de nouveau.

Tout a paru renaître
Au souffle embaumé du printemps,
Mais la mort va paraître
Avec l'hiver et ses autans.

Ainsi donc sur la terre
Tout passe et meurt en un moment,
C'est la plage étrangère
Où l'homme s'arrête en passant.

N'attachons point notre âme
A ses faux biens, à ses plaisirs,
Que vers Dieu notre flamme
S'élève ainsi que nos désirs.

Grande âme, âme immortelle !
Ce qui passe n'est rien pour toi,
Vers la plage éternelle
Monte sur l'aile de la foi.

C'est là que tout doux songe
Devient un réalité ;
Ici tout est mensonge,
Là tout deviendra vérité.

Ainsi sois donc fidèle
A ton Dieu, ton père et ton roi,
Vers la plage éternelle
Monte sur l'aile de la foi.

M.

LE ROSEAU DE LAFONTAINE

Bon lecteur, daignez m'écouter,
Je désire vous raconter
Une aventure singulière.

Je cheminai un jour auprès d'une rivière
En courbant sous mes pas les timides roseaux,
Lorsque je fus surpris de voir au bord des eaux
L'un d'eux raidir le cou, ne vouloir lâcher prise,
C'était, avouez-le, grand sujet de surprise !

Le petit, faisant le mutin,
Me criait d'un ton hautain :
" Qui donc es-tu gueux que j'abhorre ?
" Lorsque du couchant à l'aurore
" Toute bouche redit mon nom.
" Ton pied me foule sans façon !

" Je suis le fier roseau dont parle Lafontaine.
" Ce tronc brisé que tu vois dans la plaine
" C'est l'arbre puissant qui jadis m'a méprisé."
Son ton de magister m'avait trop rabaissé.
Du pied, dans mon courroux, je renversai par terre

Celui qui résistait naguère

Au plus terrible des enfants
Que jusque-là le Nord eût porté dans ses flancs.
Maintenant je le vois, je fus un peu sévère ;
Mais un ange eut-il pu retenir sa colère
Contre un aussi fol orgueilleux ?
Et jadis cependant, tout modeste et pieux,
Des roseaux, on le sait, c'était le plus aimable ;
Que la louange est donc un poison redoutable !

M

